

Pascale Blanc

La question diagnostique *

J'ai choisi de parler de ce qui peut faire diagnostic différentiel lorsque des similarités de symptômes se présentent dans la description clinique. Le repérage du rapport du sujet au langage et à la jouissance permet d'orienter le diagnostic et la direction de la cure, dans le transfert.

Cas cliniques

Dans un laps de temps de deux mois, j'ai reçu deux jeunes garçons de 10 ans ; ils sont tous les deux en CM2. Au moment de la consultation, tous les deux disent entendre des voix. Les parents de chacun des enfants situent ce symptôme dans un moment précis, ce qui fait me poser la question d'un déclenchement délirant avec hallucination : un évènement qui fait effraction de jouissance dans la réalité pour l'un, un signifiant non pris dans le symbolique qui fait retour pour l'autre. Dans les deux problématiques, le thème du double est présent.

Pour les deux enfants, la mère reconnaît fonctionner dans un registre fusionnel, et c'est l'appel au père, comme tiers séparateur ou comme Autre tout-puissant, qui orientera le fait que l'enfant se mette à parler de la présence des voix à ses parents. En effet, il apparaîtra que ces deux jeunes garçons sont en proie à leurs phénomènes délirants depuis plusieurs années, que cela a couru pour eux à bas bruits sans que personne de l'entourage se doute de ces faits.

Alex est issu d'une famille portugaise, ce qui fait sens dans les réponses proposées par les parents : c'est le père qui va travailler, c'est la mère qui s'occupe de l'éducation des enfants et des relations avec l'école.

* Intervention dans le cadre du groupe de travail du REP en avril 2012 à Aix-en-Provence.

Alex a un frère Damien plus jeune de quatre ans. Du fait du fonctionnement fusionnel de la mère, nous comprenons que l'arrivée de ce frère a été difficile pour lui et qu'il a projeté sur celui-ci toutes sortes de fantasmes agressifs visant à le faire disparaître. Cette agressivité s'exprime par des actes tels que le pousser et le faire tomber, lui prendre sa sucette, le réveiller et lui faire peur...

Lorsque Alex a 6 ans et demi, alors qu'il est dans la voiture et qu'il embête son petit frère un peu fiévreux, celui-ci fait des convulsions. Les parents ne sauront jamais très bien ce qui s'est passé, en tout cas pour la mère c'était « comme s'il mourait ». Le petit frère a perdu connaissance. Alex crie pour alerter ses parents qui ne voient pas la scène, c'est la panique, l'arrivée aux urgences, et le petit frère qui disparaît dans l'hôpital avec la maman, tandis qu'Alex reste la main dans la main avec un père muet, qui ne peut rien dire de la situation. De cet épisode, le petit frère sort indemne mais avec un handicap léger nécessitant une prise en charge en psychomotricité et engendrant ce qui sera nommé hyperactivité.

C'est après cet épisode traumatique qu'Alex commence à entendre des voix ; elles disent « tu dois... », « tu dois te tuer », ou au contraire « non ne fais pas ça, tu as un bon avenir devant toi ». Il dit aussi « faire des visions » : « La nuit quand je fais des visions, je vois ce qui va se passer à l'école, si je réussirai un devoir ; ou je vois si Damien il va tomber. »

Pendant ce qu'il appelle ses « crises », il dit ne pas reconnaître la personne qui est avec lui. Il dit aussi « vérifier » si quelqu'un lui parle, sinon : « Je pense que c'est les voix, c'est-à-dire comme mon double. »

Lorsque je le questionne un peu, par exemple sur Damien qui va tomber, il me dit : « Le lendemain, quand Damien passe à côté de moi, je lui fais un croc-en-jambe et il tombe ; mais je suis obligé de faire ça, c'est la vision. »

Qu'est-ce qui fait parler Alex ? Il n'a de cesse dans son histoire d'en appeler au père : il est brillant à l'école, le père n'en dit rien, il se bagarre avec ses copains, le père n'en dit rien, il est somnambule, le père n'en dit rien... Un jour, un de ses camarades le traite d'« homosexuel » ; là, le père se met à réagir. Hors de question qu'on mette en doute la virilité de son garçon. Alex s'empare alors de ce signifiant

pour dire qu'il doute que ce soit un camarade qui le lui ait dit. Et il doute, dit-il à ses parents, parce qu'il entend des voix. Ce que les parents croient et prennent au sérieux.

Romain, lui, est fils unique. Les deux parents travaillent. La naissance de Romain a été difficile, il a fallu le sortir avec une ventouse car il avait le cordon autour du cou ; les parents disent de l'équipe infirmière : « Ils ont pris Romain pour le "nettoyer" et ils ne nous ont rien dit. »

Romain a toujours présenté des problèmes d'alimentation – il ne savait pas téter quand il était nourrisson et a encore maintenant des difficultés de déglutition – et a des problèmes de sommeil – il se réveille la nuit et veut dormir avec ses parents. Une orthophoniste fait aux parents un diagnostic de « dyslexie non avérée » lors de l'année de CP.

La mère se décrit comme très proche de son fils, « peut-être un peu fusionnelle » ; elle est très inquiète que Romain ait peur du noir à ce point, alors que le père lui dit qu'il doit « se prendre en main ».

À l'école, il a peu de copains, car ceux-ci le trouvent « vulgaire ». À la maison, les parents ont du mal à se faire respecter et à obtenir de Romain des choses quotidiennes comme se laver, venir à table...

C'est la mère qui me parle, le père lui coupant la parole avec l'injonction de se taire : « Ce n'est pas important, ce n'est pas la peine d'en parler », lui dit-il. « Elle le prend trop au sérieux », me dit-il.

Il y a deux ans, alors que les trois étaient en voiture, Romain a appelé sa mère d'une voix très angoissée et lui a dit : « Maman, il y a un mort vivant à côté de moi. » La mère s'est retournée : « Je n'ai rien vu ; ça m'a fait peur que Romain dise ça ; il était terrorisé. » Mais là encore l'injonction du père est celle de se taire : « Tais-toi, tu racontes n'importe quoi ; il n'y a personne à côté de toi. »

Et donc Romain s'est tu, jusqu'à dernièrement. À l'école, alors qu'il est en classe, ce qu'il appellera « la chose » ou « son fantôme » apparaît brusquement sur le banc à côté de lui, lui profère des menaces et essaie de l'étrangler. Romain se lève et court aux toilettes, pour parler à « la chose » et tenter de l'apaiser. C'est parce qu'il est puni de cet acte par le maître qu'il en parle à ses parents. La mère se

rappelle alors la scène de la voiture et questionne son fils. Romain « vit » avec son fantôme, qui est son double. Il dit : « Il entend ce que j'entends, il voit ce que je vois ; et moi, pareil, j'entends ce qu'il entend, par exemple, les voix qui sont comme des discussions ».

Ce double lui donne des conseils, lui dit ce qu'il faut faire, il est plutôt bienveillant, mais « quand il n'est pas content », alors, il exige de Romain qu'il « se venge ». Ainsi, un soir à la maison, le fantôme voulait que Romain fasse tomber d'un balayage de la main tout ce qu'il y avait sur la table. Romain dit avoir résisté mais que le fantôme l'a quand même fait, « il est passé à travers les objets ».

Ainsi, si Romain fait l'expérience que le fantôme ne peut agir sur le monde réel, il ne peut se déprendre de la certitude que cette chose pourrait réellement le tuer.

Les parents banalisent ces terreurs, la mère disant du fantôme que « tant qu'il est gentil... » et le père faisant valoir que lui-même quand il était petit avait des phobies et qu'il a appris à s'en débrouiller. L'appel au père est sanctionné par un « tais-toi » au moment de la première hallucination dans la voiture ; quand Romain se tait la chose parle.

Après que j'ai reçu Romain plusieurs fois, celui-ci me supplie de parler à ses parents : il est terrorisé par « la chose », par des vampires et par des morts vivants. Nous voyons qu'il s'empare de représentations socialement partagées, il peut en parler avec une petite fille qui lui dit avoir les mêmes visions que lui. D'ailleurs, Romain dit qu'il a des « hallucinations » ; quand je lui demande comment il connaît ce terme, il m'explique qu'il l'a trouvé dans un livre qui s'appelle *C'est quoi ça ?*. « L'hallucination, c'est quelque chose qui n'existe pas mais qui est devant nous ; moi, je crois que ça existe même si ça n'existe pas. » Il en parle en disant qu'« elle reste un peu tout le temps aux mêmes endroits », qu'« ils vont pas dans les endroits où il y a beaucoup de gens ».

Je reçois les parents pour leur dire qu'on peut croire Romain, même si l'on ne croit pas à ce qu'il voit. Alors le père énonce : « Je te crois, tu peux parler ; mais il faut trouver le moyen de faire taire la chose. » La mère demande à Romain comment s'appelle « la chose », Romain en est terrifié et dit ne pas se le rappeler. En effet, lors d'une « crise » qu'il a eue en pleine nuit, il a appelé sa mère et a nommé

« la chose » d'un nom étranger ; la mère ne s'en souvient plus, mais ce que m'en dira Romain, c'est qu'elle s'en est vengée par la scène du « balayage ».

La chose, donc, ne peut pas être nommée sinon elle se déchaîne dans le réel ; elle devient méchante, elle cherche à se venger.

Mais, après l'entretien avec les parents, l'injonction paternelle est de faire taire la chose : « Je te crois mais fais-la taire », et elle se tait, effectivement. De fantôme, elle devient mannequin, « comme ces mannequins sur lesquels on pose les habits » ; elle n'a pas d'yeux et surtout elle a la bouche cousue ; elle ne peut donc pas parler, ce qui est encore plus terrifiant pour Romain, car il ne « sait pas ce qu'elle veut ». Alors, la chose fait des « traces », elle gribouille le cahier de classe et il est obligé de tout effacer pour ne pas se faire gronder.

Nous voyons là combien tout est aléatoire pour lui. Pas question de me faire confiance, je pourrais être de ces êtres qui le persécutent.

Repères théoriques

Pour Romain comme pour Alex, l'hallucination est déclenchée par un évènement qui s'impose au sujet : pour Alex, les convulsions du frère, qui sont un évènement de la réalité ; pour Romain, le mort vivant, qui est un signifiant qui fait retour du dehors. Pour ces deux garçons, quelque chose vient *faire irruption* du dehors, qui fait appel aux trois registres R, S, I.

Réel : un évènement s'inscrit auquel le sujet ne peut se dérober.

Symbolique : suite à cet évènement, il y a un appel au père pour tenter de localiser la jouissance ; cet appel intervient dans une relation qualifiée de fusionnelle entre la mère et l'enfant

Imaginaire : un mode de traitement de la jouissance, une solution est trouvée. Pour Alex, la construction d'un fantasme, les visions, qui vise à fixer la culpabilité et signe la névrose ; pour Romain, le personnage du double réel, le fantôme, qui signe la psychose.

Ce mode de traitement de la jouissance passe par les voix. Lacan dit : « La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Tout analyste sera appelé à lui donner sa place, [...], tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi ¹. »

1. J. Lacan, *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005.

Si l'on considère que pour ces deux garçons la question à traiter est celle du rapport à l'Autre et à la loi, nous pouvons faire l'hypothèse que ce qui agit pour eux, dans les registres différents de la névrose et de la psychose, c'est l'injonction du surmoi. En effet, pour Freud comme pour Lacan, le surmoi est une voix. Il se décline sous deux versants :

- un versant œdipien : les parents de l'enfant profèrent des interdits et des menaces de punition ; l'instance surmoïque se constitue par l'intériorisation des interdits et se fait par l'introjection de la voix parentale ; le surmoi se substitue aux parents et ordonne la loi symbolique. Ainsi, le surmoi est du « registre de l'entendu », dit Freud², le surmoi est la voix de l'Autre : dans la névrose, de l'Autre barré ; dans la psychose, de l'Autre persécuteur. Pour Lacan, cette version du surmoi est prise dans le signifiant, c'est-à-dire qu'il est accroché aux signifiants de l'Autre et soutient l'idéal du moi ;

- une version du surmoi qui insiste dans la répétition, sous l'emprise de la pulsion de mort, comme impératif « au caractère insensé », dit Freud³, prenant la forme d'autoreproches, de commandements, d'autopunitions qui s'étaient sur le sentiment inconscient de culpabilité. Freud avance que le sujet ne cherche pas son bien, qu'il peut jouir de ce qui le fait souffrir, ou, dit autrement, qu'il ne peut accéder à la jouissance interdite que dans le déplaisir. Pour Lacan, cette version du surmoi est celle d'un surmoi féroce, qui commande - « jouis » -, d'un impératif de jouissance qui se situe sous le registre de la contrainte et du sadisme⁴.

Il s'agit donc de distinguer dans la clinique de l'enfant la voix du surmoi dans la névrose, qui est la voix de la conscience, de la voix de l'hallucination soumise à la contrainte surmoïque qui revient du dehors par les voix menaçantes dans la psychose. Car, dans les deux registres, cette voix garde son caractère impératif, auquel le sujet ne peut se soustraire.

Ainsi, en même temps que le surmoi est ce qui règle le rapport du sujet à la loi, à l'interdit, à l'Autre, il est le vecteur d'une jouissance

2. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1984, p. 268.

3. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 93.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

qui produit une antinomie entre le désir soutenu par le versant œdipien, qui passe par l'objet *a* de la pulsion, et la production d'un symptôme de jouissance qui ne se soumet que partiellement à cette loi.

Dans la névrose, ce symptôme se soutient de l'objet *a* du désir et utilise le circuit pulsionnel dans son insistance à se faire entendre. Dans la psychose, la pulsion est dérégulée, elle trouve un objet de fixation qui tente de maintenir la jouissance à l'extérieur comme jouissance d'un Autre non barré, tout-puissant et terrifiant, qui vient soumettre le sujet.

La pulsion est référée à la parole, au signifiant \$ ◇ D, écriture de la pulsion ; le besoin passe par la demande et devient pulsion. En effet, le bébé fait une première expérience de satisfaction qui laisse une première trace sur un corps non marqué ; Lacan dit que c'est le *trait unaire* comme signifiant d'une première expérience de jouissance.

De cette trace, l'enfant passe à ce que Freud appelle la satisfaction hallucinatoire, c'est-à-dire que le sujet hallucine l'objet qui l'a satisfait et le recherche de nouveau. Bien sûr, il ne peut le retrouver, puisqu'il s'agit ensuite d'une deuxième, troisième, énième expérience, mais la recherche de cette retrouvaille de l'objet inscrit le trajet de la pulsion comme sans cesse à renouveler, dans lequel n'importe quel objet peut venir satisfaire la pulsion, pour Freud. C'est l'indice d'une jouissance marquée par la perte et répétée. Freud soutient que le traitement de la jouissance du côté de la pulsion de mort donc ne peut passer que par la répétition. L'intimation de jouissance du surmoi est en lien avec cette insistance à répéter ce qu'il en est de « l'une fois perçu », dit Lacan.

C'est bien ce qui se passe pour Alex : la scène traumatique est répétée à l'infini par les voix à travers *le thème du double* : c'est mon double qui me parle. Mon hypothèse est que l'effraction psychique est une irruption de jouissance. Une jouissance peut surgir à l'occasion d'une rencontre avec le réel, donnant lieu à un règlement féroce par le surmoi, qui commande au sujet d'en jouir.

Le double permet de réguler la jouissance, mais pendant un temps seulement. Il maintient le clivage entre bon et mauvais, il met à distance l'agressivité. Lors de la convulsion du petit frère, la jouissance envahit le champ du réel ; le petit frère risque réellement de mourir sous les yeux d'Alex. Le fantasme agressif agit réellement

dans la réalité. Nous pourrions dire que le fantasme de la disparition du petit frère est réalisé.

Afin de supporter la culpabilité, les voix du surmoi reviennent par le dehors, mettant en place ce surmoi sévère qui ordonne – « jouis ». Cela permet au sujet de ne pas se compter dans l'opération : ce n'est pas lui qui fait tomber son petit frère. Pour Alex, c'est un traitement possible de la culpabilité par les mécanismes de défense que l'on trouve dans la névrose obsessionnelle – isolation et annulation rétro-active. Le sentiment agressif est isolé par la voix ; l'acte agressif n'a pas eu lieu, la pulsion scopique qui a provoqué l'irruption de jouissance n'est plus agissante car recouverte par les voix. Au lieu que la culpabilité se règle sur le versant œdipien du surmoi, il ne lui reste, après la scène, que le signifiant comme pur véhicule de la jouissance.

Comment traiter de cette culpabilité par ce qu'Alex montre sur – ce que Freud nomme – « l'autre scène », c'est-à-dire le lieu où l'inconscient se joue ? Je pense au groupe conte, où à la fois le regard et la voix sont convoqués, deux supports du registre du désir, objets *a* de la pulsion, dont Alex s'est soutenu pour traiter de sa position.

En effet, il est sidéré par *la scène* qui se déroule sous ses yeux : le petit frère qui fait des convulsions. Je supposerais qu'il y a un téléscopage entre la pulsion scopique – voir – et l'irruption de jouissance, qui s'étaye sur la pulsion de mort, et qui fait que celle-ci envahit tout le champ du sujet et ne peut restée localisée dans ce moment précis. Pour ne rien en savoir, de cette jouissance, Alex déplace la question du regard sur celle de la voix, qui est à la fois un objet *a* support de la pulsion et un véhicule du surmoi, et plus précisément sur l'objet *voix comme regard*. Alex dit : « Avec les voix, je fais des *visions* », qui lui disent ce qui va arriver au petit frère.

Cela lui permet – et on voit bien là le travail de la castration qui opère dans la névrose – de garder une jouissance localisée : comme ce n'est plus soutenable dans le champ scopique, elle est déplacée dans le champ de la voix. Cela lui permet de construire un fantasme, « je fais des visions », sous-entendu prémonitoires, tout en maintenant ouverte la question du doute.

Ne rien voir, ne rien savoir, entendre comme support du regard – le fantasme a pour fonction de fixer la pulsion, c'est-à-dire de permettre de ne pas se laisser envahir par la jouissance toute.

Quand le sujet se met à parler, c'est dans un *appel au père*, au sens du petit Hans, c'est-à-dire un appel au père de la réalité. Pour Alex, cela vient faire tiers dans la relation fusionnelle avec la mère. Le père vient signifier que le phallus est du côté des garçons, que lui le père peut au moins trancher de cela, que ce n'est plus une question de femme. En détachant Alex de sa mère, il lui permet de créer l'espace où la culpabilité peut être traitée et de reprendre à son compte l'agressivité qu'il ressent pour son frère.

Romain, lui, n'arrive pas à *accrocher* la jouissance sur le circuit pulsionnel et donc à la localiser. Dans la psychose, il n'y a pas d'influence du signifiant qui viendrait morceler la jouissance, c'est-à-dire qui viendrait la localiser sur les zones du corps visées par les objets *a* de la pulsion.

L'enfant psychotique est confronté comme tout sujet au langage et doit traiter de cette question de la jouissance. Pour Romain, elle se localise tout entière dans le double fantôme, qui, s'il n'est pas maintenu au-dehors par un processus de clivage, vient faire retour chez le sujet par un déchaînement impératif.

On se souvient que Romain n'a pas d'amis, car ceux-ci le trouvent grossier. C'est de l'injure qu'il use pour tenter de maintenir un semblant de distance à cette jouissance, c'est-à-dire par l'usage du signifiant qui devrait faire coupure et qui ne peut que faire clivage. L'injure vient alors signer une rupture du système du langage ⁵.

Pour traiter de la culpabilité inhérente à la jouissance, le sujet doit s'absenter de lui-même pour produire le clivage qui le maintient en vie psychiquement. Le double le préserve, mais un temps seulement. Tout sujet humain est soumis au langage, ce qui crée un devoir d'obéissance aux lois du langage. Dans la psychose, cette obéissance est réelle, l'ordre est impératif, le sujet ne peut s'y soustraire. Lacan dit que c'est la réalité qui parle. Par exemple, la chose devient très agressive si elle traite Romain de « menteur ». Et Romain ment quand il dit que « c'est l'imaginaire qui fait ça ».

L'impératif surmoïque revient par les voix menaçantes, « venge-toi », qui convoquent dans le même temps, comme dans la névrose, l'appel à la loi, à la conscience morale, mais cela se fait « sous forme

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 67.

répressive, par une action hostile qui revient de l'extérieur ⁶ ». Ce qui est convoqué là, ce n'est pas un Autre barré mais un grand Autre jouisseur, tout-puissant. De cet Autre, la voix n'a pas été extraite de sa part de jouissance, elle envahit tout le champ psychique du sujet, ce que Romain signifie en disant : « Il entend ce que j'entends et moi j'entends ce qu'il entend, des voix comme des discussions. » Ces voix sont réelles et ont comme support le double halluciné.

Pour répondre à l'injonction du père, Romain n'a d'autre solution que de dire que les hallucinations se sont tues, qu'elles sont devenues muettes. Du « je ne te crois pas » où Romain a choisi de se taire au « fais-les taire » dans le « je te crois », ce sont les mannequins à la bouche cousue qui s'imposent. Romain ne peut se démarquer de l'injonction paternelle comme Autre tout-puissant.

L'injonction paternelle est opérante mais sur le plan de l'imaginaire les hallucinations se modifient. Romain ne peut s'y dérober ; elles restent actives. La jouissance est entière, elle envahit tout le champ psychique du sujet.

En conclusion, je dirai que, par ces exemples cliniques, je souhaitais aborder la question du diagnostic de structure chez l'enfant. La classification nosologique actuelle passe par le symptôme, souvent énoncé comme plainte de la part des parents ou de l'entourage. Il s'agit alors d'entendre le sujet dans la singularité de son rapport au langage et à la jouissance. En effet, il me semble que c'est l'écoute de ce qui fait symptôme *pour* l'enfant qui peut nous orienter.

6. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1997, p. 100.